



SCÈNE CRITIQUE

Traduit du silence

Énigmatique, la pièce, *Rambuku*, du dramaturge norvégien Jon Fosse est servie à la perfection dans le dispositif scénique ingénieux conçu par Kayije Kagame, Damiaan De Schrijver et Matthias de Koning.

PAR HUGUES LE TANNEUR



S'il y a une chose que l'on peut affirmer du théâtre de Jon Fosse, c'est qu'il ne s'embarrasse pas d'un excès de mots. Le langage y est réduit au strict minimum. Dans *Rambuku*, pièce mise en scène et interprétée par Kayije Kagame, Damiaan De Schrijver et Matthias de Koning, il apparaît que même ce minimum fait défaut. En témoigne le déséquilibre entre cette femme qui, debout face au public, expose la situation en usant d'un vocabulaire d'une désarmante simplicité et cet homme enfoncé dans un fauteuil, muré dans un silence boudeur. «On est là» a dit la femme avant d'ajouter «c'est comme si on avait toujours été là». Ses phrases sont entrecoupées de silences. Des silences qui parfois s'éternisent, lourds de sous-entendus créant une tension palpable entre elle et l'homme qui ne lui répond rien. Les rôles de la femme et de l'homme sont assumés avec cette distanciation ironique qui consiste à être à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de son personnage chère au théâtre des Tg STAN par Kayije Kagame et Damiaan De Schrijver. Entre eux, Matthias de Koning figure un paradoxal maître de cérémonie. Texte en main, il se tient près de l'actrice comme pour pallier à d'éventuels trous de mémoire. Il sert aussi de lien entre les protagonistes matérialisant en quelque sorte leur difficulté à communiquer. Au début du spectacle, on l'a vu remplir maladroitement de glaçons des verres à whisky avec une petite cuillère. Par sa rareté, le langage atteint dans la pièce une densité maximale. Densité cependant nimbée de mystère avec au cœur des préoccupations de la femme, la récurrence du nom «Rambuku»,

dont on ne sait pas s'il désigne un lieu où elle souhaite se rendre accompagnée de l'homme, et cela représenterait pour elle un accomplissement ou s'il se réfère à un autre homme qu'elle attend ou qu'elle a déjà rencontré, avec qui peut-être elle aurait eu une aventure amoureuse. Cette indétermination du mot «Rambuku» concentre étrangement tous les enjeux de la pièce. On peut y voir un mot fétiche, une sorte de talisman dont le rayonnement éblouit plus qu'il n'éclaire. Comme le silence qui habite le spectacle, ce mot représente une limite du langage. Peut-être est-il aussi un point de discordance entre la femme et l'homme. Car un de ses efforts les plus importants pour réussir à le faire parler consiste à lui demander de répéter ce mot «Rambuku». Cela suffirait peut-être à lui délier la langue. Alors elle écrit le mot sur une feuille de papier que Matthias de Koning transmet à l'homme pour qu'il le lise à voix haute. D'autres mots et même des phrases entières lui sont ainsi transmis. Il y a en particulier le mot «putain» ; à contrecoeur, l'homme le prononce à voix haute. Il se couvre la tête avec les feuilles comme s'il était ébloui par les projecteurs, mais surtout comme s'il avait honte de lui-même. À propos de son travail, Jon Fosse observe qu'il «n'écrit pas pour un sujet donné, mais plutôt en fonction d'une musique». Il ajoute que pour lui «l'écriture est un voyage vers l'inconnu». C'est bien à cela que nous convie ce spectacle à la fois ingénieux et sensible où avec tact et une fine touche d'humour les trois comédiens font affleurer une dimension secrète.

RAMBUKU

Jon Fosse, avec Kayije Kagame, Damiaan De Schrijver et Matthias de Koning, théâtre de la Bastille, Paris (75011), du 4 au 14 janvier.

Dans le cadre du festival d'Automne, Paris.

Du 26 au 29 janvier, théâtre Garonne, Toulouse (31).

